

Jean Noël Ralle

Et cris



Solitude

Solitude

Etre seul dans sa solitude

Perdu et errant dans des habitudes

Noyé et dérivant dans des coutumes

La solitude

Naître et grandir dans la solitude

Prisonnier et mourant dans des attitudes

Sans atteindre le bonheur ses altitudes

Mourant solitaire et périr seul. Triste et macabre décadence. Laide et obscure déchéance... Et l'âme chavire dans l'abîme ténébreux de l'oubli. L'ennui pousse à observer un entourage. L'observation noie l'être dans la tristesse d'une réelle existence. La solitude : une souffrance, un silence qui dort dans l'absence... Une maladie qui ronge les sens les plus secrets de l'individu. Une altération profonde, une affection marquant une insuffisance morale et affective.

La solitude, c'est une triste chanson, naissant dans la froideur de l'acier, pour venir bercer l'âme entre

bitume et béton. C'est un cœur qui bat par habitude. C'est des pensées qui dérivent dans le vide.

La solitude, c'est une fleur odorante que nul être n'en soupçonne l'existence, aucun être n'en connaît sa senteur. Mener sa destinée isolée et désolée. C'est une libellule flânant au gré des roseaux, sans savoir où se poser. C'est un lit froid sans personne dedans. C'est un bateau dans un port mis à sec, c'est une promesse impure. La solitude c'est des images dans des rêves époustouflants, aux illusions charmantes. Un poème émouvant que l'on voudrait partager avec autrui, sans que l'on puisse. Ramper sans savoir son chemin. Des repères dont on s'écarte par lassitude. C'est vivre seul sans conviction, sans rire, sans personne à qui parler, sans personnes à aimer. Survivre au travers des rêves et des songes. Rien qu'une tristesse rongant les souvenirs. La solitude, c'est la mort.

Je veux comprendre ce que mes yeux voient, connaître les sens des vocales qui interprètent la pensée. Traduire mes sentiments pour les partager. Briser l'image et être celui que je suis et non celui que je laisse paraître.

Peur de gêner, de s'imposer. Devenons-nous taire nos sentiments et nos doutes ? Devenons-nous, accepter l'intolérable ? Devenons-nous, nous effacer, ne rien dire, ne rien faire ? Devenons-nous, renoncer à nos désirs, à nos envies et à nos rêves ?

Ces divers mots couchés, sur des feuillets bleutés
Renvoyant des images, des émotions avouées
Me procurent bien plus que du plaisir
Car dans les mots, je m'égare avec désir
M'inondant dans un rêve dont la douceur
m'attire
Je ne veux jamais plus voir mes yeux pleurer

Au calme de l'espoir retrouvé

Au calme de l'espoir retrouvé.

La tristesse se noie dans ses larmes, la peur
s'effraie de son adrénaline.

J'aime la fille, la mère et le père

Le sourire revient à ces maux vaincus et le bien-
être se pelotonne dans un lit douillet.

J'aime la blonde la brune et le barbu

Et do ré mi.

Est mon ami.

Fa sol la si.

Sa femme aussi.

Accords majeurs,

Pour leur bonheur.

Une douceur,

Pour tendre cœur.

Des, belles notes en or,

Pour Pitchoune qui dort.

De les voir encore,

A fait fuir la mort.

J'aime la mère et son regard colère.

Je vois dans leurs yeux se noyer ma misère

Mes muses, mon inspiration. Je suis fier qu'il soit mes amis. Et même si ce sentiment n'était pas partagé, je serais là, avec les mêmes sentiments. Ils ont traversé et traversent encore des courants d'eau, à plus ou moins hauts débits. Leur aide m'a été précieuse et l'est encore. J'écris pour leur rendre hommage, je leur dois bien plus encore.

J'aime la blonde, la brune et le barbu.

Musique adoucie mes sons
Acrylique colore mes visions
Mot extrorse mes maux
Photo partage mes impressions

Musique chante le silence
Acrylique illumine la danse
Mot interprète la souffrance
Photo offre la vue à l'espérance

Musique apaise la souffrance
Acrylique atténue la sentence
Mot coule libre dans l'abstinence
Photo témoigne de la déviance.

Au calme de l'espoir retrouvé.

Un mot

Combien d'enfants succombent sous les armes
Des innocents, des bébés : sombres larmes.
Combien souffrent, torturés ou abusés –
Senteurs soufre, de brûlée – et délaissées.
Combien de corps mutilés, âmes déchiquetées
Et toi tu dors, apaisée, belle et aimée.
Combien de mamans font souffrir leurs enfants,
Intentionnellement ou par négligence ?
Combien de larmes, versées par ta maman,
Pour des raisons que je passe sous silence.
Tu serras toujours aimé de tes parents,
Chérie, soutenue et comblé.
Ils te protégeront contre les vents
Et les grandes marées.

Y'a quelqu'un ?

Je suis un fou,
Je vous l'avoue.
De mes sales mains,
Des toiles, je peins.

De mes passions,
Rêves illusions.
Des ronds dans l'eau,
Ronde des mots.

J'écris des cris.
Je vis l'ennui.
Et dans mes nuits,
Renaît l'envie.

Ma bohème,
Je l'aime.
C'est un poème,
Un soleil.

Les répliques,
Je t'explique.
Nobretzyan,
Dans le vent.

En métal en plastique,
Double face, face unique,
Ils sont tous bien pratiques,
Il n'y a pas de hic.

Je suis un fou.
Je vous l'avoue.
Je n'ai pas un sou.
Et je m'en fous.

Épisode.

Fou errant dans un espace individuel, sans être égocentrique.

Isolement, désocialisation, solitude, insatisfaction, perfectionniste. Obséder et vouloir, sans pouvoir ; sans aucun savoir et prétendre atteindre la perfection. Consacrer du temps à faire, à défaire et à refaire les choses, à chiner le meilleur, comparer, analyser et chercher à comprendre sans relâche : atteindre un idéal de vie avec un minimum de défaut et de contraintes.

À vouloir, toujours, acquérir ce que l'on n'a pas, sans se contenter ce que nous possédons. À espérer atteindre la perfection et sans relâche. À toujours courir, à croire encore en un rêve, en acceptant les sacrifices pour s'en donner les moyens. À toujours être dans cette optique on en oublie de vivre. On passe à côté de choses, d'événements et voire même du bonheur.

Obsédé, à toujours parfaire, à améliorer, ce que l'on fait, ce que l'on a, ce que l'on est. Obsédé d'atteindre la perfection, en y empilant toute son

énergie, sa force et sa croyance, obsédé et perdu dans une spirale sans fin, sans échappatoire. Maladie qui pourrie la vie, éternel insatisfait. Toujours, tous les jours, un autre jour. Un autre jour à tourner en rond dans cette recherche insensée.

Les manipulations, le système et ces lois poussent à la faute, à la corruption et à la révolte...

Elle ! Elle a les yeux couleurs amoureux.

Un sourire qui n'donne pas envie de fuir.

Des teintes de paix, des parfums, merveilleux.

Belle si belle que je ne peux partir.

– la vie –

Les pastels aux reflets de rêves et de sourires,
Chassent au loin les sombres détresses de l'abstinence.

Se fondre dans leurs moelleux et se laisser partir,
S'y perdre un court instant, le cœur et l'âme en transe.

Dans ce désert que l'homme prépare

Il aura-t-il un puits quelque part

Un abri pour dormir peinard

De la vie, un nouveau départ ?

Y'a quelqu'un ?

P'tite Pitchounette

Ce matin ton parrain a bien du chagrin,
Il regarde ses mains et a peur de ses lendemains.
Sensations d'être inutile, de ne servir à rien,
égaré, perdu errant seul, sans amour sur son chemin.

Encore une journée à passer : des chariots à pousser,
Des papiers à ramasser, perdu dans des pensées.
Et ce soir, tu serras chez tes grands-parents, à rigoler.
Quand tu rentreras, il sera dans ses draps couchés.

Mais pour l'heure,
Il a un poids sur le cœur.
Il a tellement besoin de douceur,
De meilleures senteurs.

Accoudé à une poubelle,
J'écris ce poème biscornu,
Pour la Bretonne la plus belle :
Ma filleule, j'en suis ému.

Ton parrain est un balayeur,
Un fou, un doux et grand rêveur,
Qui te porte dans son cœur.
Que la vie t'épargne la douleur.

Encore une journée à vivre, loin de ton sourire,
éloigné de ta présence, de celle de ta maman et de ton papa,
Du bien-être, d'être accepté et il soupire.
Douloureux passage, c'est la vie, c'est comme ça

Je vais aller boire un café
Une cigarette à fumer
Puis les chariots à remonter,
Et détritux à ramasser.

Je t'aime ma Pitchounette.

Pensée atrophiée.
Coup de colère ou provocation ?

Pour des liasses de billets verts,
Sans remords, ils massacrent leurs frères,
Souillent et détruisent l'univers.
Il n'y a pas de quoi être fière.

J'ai tendu une main, on me l'a arrachée,
déchiquetée, broyée et jetée comme un vulgaire
mouchoir usé, puis piétinée de peur qu'elle ne survive.
J'ai tendu l'autre main, on me l'a enchaînée, frappée,
mutilée et broyée t'el de vieux branchages, puis jetée au
feu par crainte de la voir se brandir à nouveau. J'ai
offert mon cœur, on me l'a brisé, asséché, torturé et
délaisse sans pitié, tel un vieux journal périmé, puis
écartelé de peur qu'il ne batte encore. J'ai fait
confiance, on a rit, on m'a trahi, menti. J'ai donné sans
compter, on m'a volé, dépouillé et laissé à terre pour
mort. Je me suis sacrifié pour des causses, on m'a
abusé, trompé manipulé et condamné comme un
vulgaire brigand. De moi on s'est servi, j'en suis
meurtrie.

Et je m'en pose des questions.